

La population latino-américaine à Grenoble

Guillermo URIBE *

Sur fond d'attrait mutuel, c'est le dynamisme scientifique et politique de la société grenobloise qui a rapproché celle-ci des sociétés latino-américaines. Les années 70 durant lesquelles le continent latino-américain a connu la répression des régimes militaires, sont le moment-clé de la présence des latino-américains à Grenoble, qui reste majoritairement de courte durée.

Le continent latino-américain ne constitue pas un lieu privilégié pour les migrations vers les Alpes mais il occupe une place pour le moins mythique dans l'imaginaire européen. Plus ou moins valorisée, déformée ou détournée, la réalité de l'existence de ce continent a la particularité de nous paraître à la fois si proche et si lointaine (1)! Aussi cette latinité si européenne mais réappropriée et réinventée, nous est servie comme une nourriture destinée à calmer nos appétits d'exotisme. Mais parler de la population latino-américaine à Grenoble est un exercice d'une autre nature. Celle de la réalité concrète des interrelations culturelles.

Un phénomène récent

Les raisons historiques des grands courants migratoires sont assez facilement identifiables, mais l'explication du déplacement épars d'un nombre réduit de personnes n'est pas toujours aisée. La présence des Latino-américains dans la région grenobloise est relativement récente et ne concerne qu'un nombre relativement réduit d'individus. Nous voulons cependant chercher à identifier les facteurs explicatifs de cette migration et déceler les mécanismes qui ont permis le déclenchement de ce mouvement de population.

C'est un attrait mutuel qui a permis à ces deux populations de lier connaissance depuis longue date. La première relation forte entre la région alpine et l'Amérique latine obéit d'une part aux conditions de vie précaire des montagnards des Alpes et d'autre part aux perspectives commerciales nouvelles et au potentiel des vastes surfaces fertiles à coloniser qu'offrait ce continent. Nombreux sont les exemples qui illustrent ce qui a été la première inter-connaissance entre ces

* *Maître de conférences en Sociologie
Chercheur au GRESAL, MSH-Alpes
Université Pierre Mendès-France, Grenoble II*

deux populations. En particulier les cas bien connus des colporteurs de l'Oisans ou des Barcelonnettes, qui ont fini par créer une véritable immigration vers le Mexique (2) et des colporteurs fleuristes parcourant le Brésil et l'Argentine. Il aurait été naturel que les relations grenobloises avec ce continent découlent de ce contexte, mais il en a en été autrement car cette immigration vers la région grenobloise ne constitue pas un véritable flux migratoire.

Les facteurs

En effet, la présence des Latino-américains à Grenoble s'explique en premier lieu par le dynamisme et l'ouverture qui ont caractérisé la société grenobloise de l'après-guerre, plus exactement par la vitalité des pôles scientifique, technique et universitaire. Elle s'explique aussi par l'activité des mouvements associatifs de défense des droits de l'homme et des libertés. Les uns et les autres ont su tantôt attirer l'attention sur Grenoble, tantôt se rapprocher des sociétés latino-américaines.

Pendant les années 60, Grenoble comptait seulement la présence sporadique de quelques étudiants d'Amérique latine et c'est à cette époque que techniciens et scientifiques grenoblois vont créer un lien durable entre Grenoble et certains pays de ce continent. L'industrie hydroélectrique, les instituts de recherche et la participation aux grands chantiers français sur place ont donné lieu à la venue temporaire ou définitive de nouveaux Latino-américains à Grenoble. Ingénieurs, techniciens et chercheurs commencent à prendre la route de cette ville qui, par ailleurs, venait de se faire définitivement connaître en Amérique latine par ses jeux olympiques d'hiver de 1968. C'est alors une longue histoire de relations bilatérales qui est déclenchée par ces intervenants grenoblois.

Les années 70 seront alors le moment-clé de l'affirmation d'une présence latino-américaine à Grenoble. Les universités grenobloises sont devenues un attrait permanent depuis cette époque et les séjours d'études et de formation à Grenoble ont été favorisés par les politiques boursières successives de certains pays tels le Vénézuéla, le Brésil ou le Mexique qui, intéressés par la formation de cadres, de scientifiques et de techniciens de haut niveau, ont facilité à cette époque la venue de nombreux étudiants. Ainsi les stages, les programmes de recherches conjoints, les séjours d'études, voire les mariages issus de ces échan-

ges, ont alimenté un mouvement de population qui se prolonge jusqu'à nos jours. C'est donc en premier lieu la présence grenobloise en Amérique latine qui va contribuer à la création d'un courant de mobilité de population vers Grenoble.

Un facteur d'un tout autre ordre est venu alimenter ce mouvement. Les régimes militaires qui se répandent dans plusieurs pays du continent latino-américain à ce moment-là, vont créer une émigration forcée. Les comités de solidarité avec le Chili et avec l'Argentine créés dans l'agglomération grenobloise ont permis l'arrivée d'exilés de ces deux pays. D'autres le feront aussi par des vagues successives au rythme des coups d'état militaire et des violences politiques qui se sont succédés pendant les années 70. Parmi ces groupes, le premier et le plus important en nombre va être celui des Chiliens, puis ensuite celui des Argentins et en moindre nombre celui des Brésiliens, Uruguayens, Paraguayens, Colombiens et centre-américains qui viennent compléter un assez large éventail de nationalités. Certains de ces exilés n'arrivent pas directement de leur pays d'origine car des pays comme le Chili ou l'Argentine servaient déjà de terre d'asile aux Latino-américains.

Ces deux vecteurs «scientifique-technique» et «politique» vont alimenter à cette époque une présence inédite de latino-américains dans la région grenobloise. Mais ces deux courants ne sont pas complètement étanches, car certains séjours universitaires constituent un refuge et l'exil politique a apporté aussi des étudiants, des enseignants et des chercheurs. C'est entre 1975 et 1985 que cette population sera la plus nombreuse dans la région grenobloise. Paradoxalement ces courants se trouvent donc alimentés à la fois par les plans officiels de certains pays en vue de former des scientifiques et par les régimes répressifs pourvoyeurs d'exilés. C'est ainsi que va tout naturellement s'installer une première «tête de pont» pour l'immigration latino-américaine dans cette région.

Les conditions actuelles

Pendant la dernière décennie du siècle qui est celle de la mondialisation de l'économie et de la diversification des échanges universitaires, l'arrivée de Latino-américains à Grenoble va connaître un nouvel essor. Les dictatures venant de tomber les unes après les autres cela donna lieu à un retour progressif des exilés dans leur pays. De nombreux stagiaires,

étudiants et diplômés des universités grenobloises étaient aussi de retour. Si en apparence cela pouvait signifier un affaiblissement de la présence latino-américaine à Grenoble, ces départs n'ont fait que contribuer à créer de nouveaux liens privilégiés. L'autre «tête de pont» venait donc de se créer Outre-Atlantique.

Chacune de ces expériences personnelles ou professionnelles, scientifiques ou universitaires a contribué à l'établissement d'une petite immigration «perlée» sans que cela ait donné lieu à la création d'un véritable courant migratoire. Car, à ses meilleurs moments, et toutes catégories confondues, cette population n'a jamais représenté plus de 400 personnes. Mais, les séjours croisés d'étudiants, scientifiques et universitaires ont permis de créer des liens professionnels et personnels qui ont définitivement fixé un bon nombre de Latino-américains à Grenoble. Il est vrai qu'un séjour de 4 ou 5 ans à Grenoble pour élaborer une thèse peut se traduire par un séjour définitif, à la suite d'un mariage, d'une embauche dans une entreprise locale ou d'une intégration dans l'université. Il en est de même pour un séjour prolongé d'un exilé. Aujourd'hui la population chilienne qui est la plus diversifiée socio-professionnellement, est celle qui a laissé à Grenoble un groupe relativement important de personnes depuis une génération.

C'est la durée des séjours qui nous permet de distinguer deux grandes catégories dans cette population. En premier lieu celle dont la durée de séjour est relativement réduite, liée à la préparation d'un diplôme, d'une thèse ou d'un stage professionnel en rapport avec la recherche, l'enseignement ou avec les industries de haute technologie. La durée la plus représentative de ces séjours est de trois ans et ne dépasse pas 5 ans (3). Il s'agit donc d'une migration de courte durée et qui concerne la majorité de la population latino-américaine séjournant à Grenoble. La deuxième grande catégorie est celle d'une population réduite et éparse composée de personnes qui se sont fixées à Grenoble définitivement. Toutefois il est utile de se poser la question de savoir si cette émigration deviendra ou non «viagère». C'est-à-dire si, au moment de la retraite, un certain nombre de ces immigrés «définitifs» ne préféreront pas retourner dans leur pays d'origine.

Dans les deux cas, le nombre de personnes est relativement limité et nous ne pouvons pas parler

véritablement de communauté latino-américaine, et ceci pour des raisons multiples. Si la communauté est entendue comme une propriété copartagée par un groupe d'individus à partir d'intérêts communs, ce partage comporte aussi une attitude de différenciation. Alors, dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'un ensemble d'individus et non d'une communauté dans le sens sociologique du terme (4). En effet, si dans cet ensemble d'individus il est possible d'identifier des «groupements d'intérêt», ceci n'existe que par des affinités sélectives.

Mais en groupe ou individuellement, dans leur lieu de travail, dans leur quartier ou dans un mouvement associatif, ces Latino-américains de Grenoble ne manquent pas d'afficher culturellement leur origine en permettant à des Grenoblois d'établir des liens avec ce lointain continent, dans un dynamisme qui repose d'avant tout sur des initiatives individuelles. Ainsi, par attirance pour cette ville ou par refus d'une situation impossible ailleurs, plutôt temporaire que définitive, cette immigration laisse néanmoins des traces dans le tissu social local, tant à l'université que dans les mouvements associatifs ou culturels. Va-t-elle renforcer le mythe latino-américain, donner lieu à un véritable courant migratoire ou renforcer des mobilités temporaires ? L'avenir nous le dira.



(1) Une lecture tout à fait utile à ce propos est l'ouvrage de François Laplantine, *Transatlantiques*, Payot, 1994.

(2) Cf. P. Gouy, *Pérégrinations de Barcelonnette*, PUG, 1981, entre autres. Dans la même perspective bien que s'agissant de paysans bourguignons, il est intéressant de connaître l'épopée des gens de Champlitte au Mexique.

Cf. D. Skerritt, *Colonos franceses y colonización en el golfo de México, Historias Veracruzanas*, Xalapa, 1995.

(3) cf. G. Uribe, *Etudes supérieures, légitimation sociale et identité nationale*. Thèse pour le doctorat en Sociologie, Université Pierre Mendès-France, Grenoble, 1994.

(4) Depuis son introduction à la fin du XIXe siècle par Tönnies, l'idée de communauté, n'a pas fait l'unanimité en sciences sociales et aujourd'hui elle tend à être vue plus comme une altération que comme une identité. Cf. Roberto Esposito, *Communitas, origine et destin de la communauté*, PUF, 2000.